

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 78 (1951)
Heft: 3

Artikel: Lettre au syndic
Autor: Marti, Claude
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-227668>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lettre au Syndic

Paris, 26 octobre 1950.

Cher papa,

Le franc français semble stabilisé. Le grand Jo des Batignolles aussi. Et crois-moi, ce fut encore plus difficile. Car, si redresser les finances d'un Etat s'avère généralement une opération délicate, empêcher le grand Jo de changer sept fois de métier par semaine fut une autre affaire. Une de ces affaires qui réclament du tact, énormément de doigté et une grande finesse naturelle. Toutes qualités qui désignaient Buffet pour mener cette tâche à bien. Il y avait réfléchi durant de longues heures, soupesant, analysant, et même psychanalysant. Et un soir il me déclara brusquement :

— Petit, je crois que j'ai trouvé ce qu'il faut dire au grand Jo pour qu'il cesse cette existence de bâton de chaise. Nous devons le voir ce soir, je vais lui parler.

Ce qui se produisit très exactement. Buffet, après une heure de propos futiles sur les courses, le froid et le gouvernement, entreprit, en une phrase qui résumait toutes ses remarques, de transformer la destinée du grand Jo des Batignolles, dit « Jo des Badas ».

— Il faut, lui expliqua-t-il, que tu trouves une place, et une seule. A force d'en changer continuellement, tu finiras par faire croire à tout le monde que tu n'as qu'une seule passion : le travail.

Le grand Jo blêmit sous l'insulte, mais ne répondit pas. Un silence gêné grimpa le long de la cheminée du poêle et je ne pus m'empêcher de penser que Buffet était allé trop loin et je ne savais comment redresser la situation. Accuser le grand Jo d'aimer le travail ! Autant lui

dire tout de suite qu'il a l'air honnête !

Nous nous séparâmes en silence, sans finir notre verre et il me sembla que le grand Jo (le mégot et la haine à la bouche), contemplait ses mains fines et soignées avec une infinie tristesse.

Mais Buffet avait visé juste, et l'on apprit quinze jours plus tard, de la bouche même de Géo « les grandes feuilles » (que nous rencontrâmes sortant du commissariat entre deux agents à tête de coupable), que le grand Jo s'était engagé comme placier en aspirateurs et qu'il se collait une fausse barbe pour aller les vendre, de peur que des amis le voient travailler.

Nous n'entendîmes plus parler de lui durant un bon mois. Puis, un matin, une lettre glissée sous la porte nous fit savoir que le grand Jo avait besoin de nous et qu'il nous fixait rendez-vous à sept heures le soir-même, au métro Odéon.

Il n'était pas question de refuser ce service, d'autant plus que Buffet grillait d'envie de constater par lui-même les progrès de la conversion.

A la mine qu'arborait le grand Jo, nous comprîmes qu'il ne nous avait pas dérangés pour nous demander à quel âge le Gaulois moyen avait le droit de se laisser pousser la barbe. Son masque était tendu, sa casquette posée droite sur le crâne plissé et l'on devinait, à un je ne sais quoi de frémissant à la base du nez, que le temps des cerises était révolu et que celui des poires était venu.

Le grand Jo se montra aussi laconique qu'un caporal aphone. Il nous expliqua, en deux mots, qu'il y avait quelqu'un qui lui devait de l'argent dans le quartier et qu'il nous avait convoqués pour aller chez le quidam en question le faire « cracher ».

Nous restâmes bouche bée. Le grand Jo, prenant notre silence pour un acquiescement, nous entraîna dans la rue de l'Ancienne-Comédie. Nous ne bronchions pas. Nous continuâmes par la rue Mazarine (au bout de laquelle se détache le jour et se cache la nuit la silhouette patissière de l'Académie Française). Jo s'arrêta devant le 30 ; un bref : « C'est là ! » nous fit lever les yeux sur la façade asymétrique d'un étrange bâtiment qui semblait avoir été construit avec un mètre coudé et un fil à plomb en volutes. Une plaque de marbre, apposée assez haut pour que les enfants ne puissent y dessiner des graffiti cambronniens, portait à notre connaissance les faits suivants :

Ancien hôtel des pompes
 Dans cette maison est mort
 le 21 juin 1723
 du Mouriez du Pérrier
 d'Aix-en-Provence
 Sociétaire de la Comédie française
 de 1686 à 1705
 introducteur en France
 de la pompe à incendie
 créateur du corps de pompiers
 de la Ville de Paris

Buffet, qui lui aussi est un pompier vibrant, contempla longuement la plaque et salua légèrement en inclinant le chef. Puis il se tourna vers le grand Jo et lui dit, de sa voix de « commandement de payer » :

— Ecoute, Jo, il m'est impossible d'aller faire du scandale dans cette maison où est mort l'introducteur de la pompe à incendie. Si c'était encore celui des pompes funèbres, alors oui, ça pourrait être marrant, mais comme ça, vraiment pas. Je monterai avec vous, mais je me tiendrai coi.

— Comment ?

— Coi !

Jo ne fit rien pour le faire changer d'avis, et nous montâmes, d'un pas de justicier, les quatre étages qui nous séparaient de l'appartement du débiteur.

Buffet voulut bien frapper. Puis re-frapper. Et même rerefrapper. La porte finit par s'ouvrir et un individu malingre et chétif grimaça quelque chose. Le grand Jo entra d'autorité, avisa une chaise et prit immédiatement la parole (qui se trouvait n'être à personne).

— C'est très clair, dit-il. Nous sommes venus, ces messieurs et moi, pour toucher vingt mille francs, rapport à votre aspirateur. Sinon...

Le client répéta le mot :

— Sinon ?

— Sinon on vous dérouille de première, répliqua le grand Jo, en imprimant un mouvement rythmique à son pantalon. Il s'était levé.

L'autre partit d'un immense éclat de rire. Il faillit même s'étrangler, puis toussa et dit :

— Essayez !

C'était une invitation. Le grand Jo s'approcha donc du bonhomme, renifla... Ce reniflement m'a frappé, car c'est la dernière chose que j'ai vue, avant que nous nous retrouvions assis, tous les trois, au pied de l'escalier. Il y avait même de la lumière dans la cage et l'on pouvait lire, juste sous la lampe, sur un petit carré de papier jauni, ces quelques mots, tracés d'une main légère :

ALEX. MAMAIN
 prof. de judo

Et comme a dit Buffet :

— Eh bien, on va aller l'apprendre, ce judo, et puis on reviendra !

Pas sûr !

Ton fils affectionné : Justin.
 p.c.c. Claude Marti.

Vaudois...!

Le verre de l'amitié se boit au
BUFFET DE LA GARE

Robert PÉCLARD

LAUSANNE